www.e-rara.ch

Tome soixante-troisième

[Lettre LI - LX]

www.e-rara.ch
Die Plattform e-rara.ch macht die in Schweizer Bibliotheken vorhandenen Drucke online verfügbar. Das Spektrum reicht von Büchern über Karten bis zu illustrierten Materialien – von den Anfängen des Buchdrucks bis ins 20. Jahrhundert.

e-rara.ch provides online access to rare books available in Swiss libraries. The holdings extend from books and maps to illustrated material – from the beginnings of printing to the 20th century.

e-rara.ch met en ligne des reproductions numériques d'imprimés conservés dans les bibliothèques de Suisse. L'éventail va des livres aux documents iconographiques en passant par les cartes – des débuts de l'imprimerie jusqu'au 20e siècle.

e-rara.ch mette a disposizione in rete le edizioni antiche conservate nelle biblioteche svizzere. La collezione comprende libri, carte geografiche e materiale illustrato che risalgono agli inizi della tipografia fino ad arrivare al XX secolo.

Nutzungsbedingungen Dieses Digitalisat kann kostenfrei heruntergeladen werden. Die Lizenzierungsart und die Nutzungsbedingungen sind individuell zu jedem Dokument in den Titelinformationen angegeben. Für weitere Informationen siehe auch [Link]

Terms of Use This digital copy can be downloaded free of charge. The type of licensing and the terms of use are indicated in the title information for each document individually. For further information please refer to the terms of use on [Link]

Conditions d'utilisation Ce document numérique peut être téléchargé gratuitement. Son statut juridique et ses conditions d'utilisation sont précisés dans sa notice détaillée. Pour de plus amples informations, voir [Link]

Condizioni di utilizzo Questo documento può essere scaricato gratuitamente. Il tipo di licenza e le condizioni di utilizzo sono indicate nella notizia bibliografica del singolo documento. Per ulteriori informazioni vedi anche [Link]

Visual Library

LETTRE LI.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 2 d'avril, veille de Pâques.

1763. Mes yeux permettent à ma main d'écrire. Mes anges, vous êtes bien titulaires, et vous n'êtes pas oisifs. Le père *Mabillon* n'a jamais tant fait de recherches que vous daignez m'en envoyer. Il y a sur-tout un *Corneille*, vinaigrier, dans le treizième siècle, qui est un point d'érudition assez rare. N'est-ce point ce vinaigrier-là qui a fait Suréna et Pulchérie ? Il est vrai, mes anges, que je me plains quelquefois du temps que ces dernières pièces me font perdre. Figurez-vous la mine que fait un pauvre homme qui a été presque aveugle tout l'hiver, et qui était forcé de lire Attila imprimé menu. Ma mauvaise humeur n'empêche pas que je ne rende à notre père *Pierre* toute la justice qui lui est due ; et si je révèle la turpitude de notre père, c'est en adorant ce qu'il a de bon.

Adélaïde du Guesclin ou le Duc de Foix, bonnet sale ou sale bonnet, c'est la même chose, c'est-à-dire que ces deux pièces sont également médiocres, à cela près que le bonnet sale d'Adélaïde est encore plus sale que celui du Duc de Foix.

Puisque me voilà sur l'article du tripot, je vous avouerai que j'ai du faible pour le Droit du seigneur, et que l'ouvrage me paraît neuf et piquant. J'ai

peut-être tort ; je ſens encore entrailles de père pour Olimpie. Croyez-moi, cela fait un beau ſpectacle. 1763. Je compte les yeux pour quelque choſe. Une petite fille tendre, naïve, avec un petit grain de nobleſſe et de fermeté, eſt plus mon affaire pour *Olimpie*, qu'une héroïne fière, vigoureuſe, connaiſſant toutes les fineſſes de l'art, et ayant l'air d'avoir rôti le balai. *Olimpie* reſſemble plus à *Zaïre* qu'à *Cornélie*.

Paſſons à la proſe, mes anges. Je mets à l'ombre de de vos ailes ce tome du czar *Pierre*. Liſez les chapitres ſur la religion et ſur la mort d'*Alexis*.

Il y a une autre proſe plus intéreſſante, c'eſt celle des derniers chapitres de l'Hiſtoire générale. J'eſtime qu'il faut abſolument que ni M. de *Malesherbes* ni perſonne n'en permette l'entrée en France, avant que mes anges et leurs amis aient donné leur approbation, et qu'ils aient indiqué ce qui pourrait trop déplaire. On ſait bien qu'il faut dire la vérité, mais les vérités contemporaines exigent quelque diſcrétion.

Mes anges, nous baiſons tous le bout de vos ailes.

LETTRE LII.

AU MEME.

Aux Délices, 9 d'avril.

1763. Mes anges, déployez vos ailes et couvrez-moi. Les frères *Cramer* se sont avisés de mettre mon nom en gros caractères à la tête de cet Essai sur l'Histoire générale, où je peins le genre-humain assez en laid pour le rendre ressemblant. Ils m'avaient toujours promis de supprimer mon nom. *Messieurs* peuvent très-bien brûler mon livre comme un mandement d'évêque, mais j'ai toujours dit aux *Cramer* que je voulais être brûlé anonyme. Ils me l'avaient promis. Ils me manquent de parole, et leur édition est déjà en chemin; ils manquent à la foi des traités, et ils me doivent assez pour être fidelles. Je suis outré. J'ai recours à vous. Je ne veux point être brûlé en mon propre et privé nom. Vous avez un *Cramer* à Paris; vous me direz qu'il n'est point libraire, qu'il est prince de Genève; mais un prince doit avoir de la clémence. Le fait est que, s'ils n'ôtent pas mon nom, et s'ils n'insèrent pas dans l'ouvrage les cartons nécessaires, je demanderai net la saisie des exemplaires fataux ou fatals.

Les dernières pièces du père *Pierre*, et les dernières sottises de ma chère nation, ne laissent pas de me gêner; car, en qualité de critique et d'historien, vous savez que la vérité est mon premier devoir, et la dire sans déplaire aux gens de mauvaise humeur, c'est la pierre philosophale.

Ce qui m'eſt encore fort amer, c'eſt que leſdits *Cramer* ont recueilli tous les traits nouveaux que j'ai ajoutés à la nouvelle édition de l'Hiſtoire générale; et, de tous ces petits morceaux, ils ont fait un recueil qui ſe trouve être la ſatire du genre-humain. Ils prétendent donner ce recueil comme un ſupplément pour ceux qui ont la première édition. Qu'arrivera-t-il? Les traits qui ne frappaient pas, quand ils étaient épars dans huit volumes, paraîtront un peu trop piquans quand ils ſeront raſſemblés dans un ſeul tome; ce ſera là le corps du délit. J'ai ſouvent repréſenté que la choſe était dangereuſe; mais ces meſſieurs, en peſant mon danger et leur intérêt, ont vu que leur intérêt avait beaucoup plus de poids. Ils ont dit que, s'ils n'avaient pas fait ce recueil, d'autres l'auraient fait; et leur maudit recueil eſt en chemin avec l'édition entière de l'Hiſtoire. Voilà donc dangers ſur dangers; et s'ils mettent mon nom au petit recueil, et s'ils n'y mettent pas les cartons, je me tiens pour brûlé, et, Dieu merci, c'eſt la ſeule récompenſe de cinquante ans de travaux. *Meſſieurs* devraient cependant me ménager un peu; car, en vérité, pourront-ils empêcher que leur refus de rendre juſtice au peuple ne ſoit conſigné dans toutes les gazettes? pourront-ils empêcher que ce refus ne ſoit auſſi ridicule qu'injuſte? plairont-ils beaucoup au gouvernement en proſcrivant des ouvrages où la conduite du roi ſe trouve, par le ſeul expoſé et ſans aucune louange, le modèle de la modération et de la ſageſſe, et où leurs irrégularités paraiſſent, ſans aucun trait de ſatire, le comble de la mauvaiſe humeur; pour ne rien dire de plus? 1763.

1763. Le parlement eſt puiſſant, mais la vérité eſt plus forte que lui. Rien ne réſiſte à une hiſtoire ſimple et vraie; et ce qu'il a certainement de mieux à faire, c'eſt de ne rien dire. Vous ſentez bien que je parle toujours au miniſtre d'un petit-fils de *Louis XIV*, à l'ami de MM. les ducs de *Praslin* et de *Choiſeul*, et non pas au conſeiller d'honneur.

Le but et le réſumé de cette longue lettre eſt qu'il m'importe très-peu qu'*Omer* dénonce mon livre, mais que je ne veux pas qu'il dénonce mon nom, et que je vous ſupplie, mes divins anges, d'engager le prince *Cramer* à ordonner à quelqu'un des officiers de ſa garde d'ôter ce nom qui n'eſt pas en odeur de ſainteté. Cette précaution et quelques cartons ſont tout ce que je veux.

Si j'étais ſeulement commis de la chambre ſyndicale, j'arrêterai le débit d'Olimpie juſqu'à ce qu'elle ait été tolérée ou ſifflée au théâtre; mais je ne ſuis pas fait pour avoir des dignités en France; je ne veux qu'un titre, et le voici.

Je ne ſais quel anglais fit mettre ſur ſon tombeau: Ci gît l'ami de *Philippe Sidney*; je veux qu'on grave ſur le mien: Ci gît l'ami de M. et de madame d'*Argental*.

LETTRE LIII.

AU MEME.

Aux Délices, 13 d'avril.

MES divins anges, je vois à peine, en écrivant, ce que j'écris; mon clerc eſt bien malade, et moi auſſi; maman *Denis* a un engorgement au foie. Nous ſommes tous auprès d'*Eſculape-Tronchin*, mais *Eſculape* a la goutte, et nous avons le ridicule de demander la ſanté à un malade. Il n'y a que le ridicule de prier les ſaints qui ſoit plus fort. Mes anges, nous ne ſommes nullement de votre avis ſur la figure d'*Antigone* au mariage d'*Olimpie*. Nous ſavons ce que c'eſt que d'aſſiſter à des mariages. Vous ne nous aviez jamais fait cette objection; pourquoi la faites-vous aujourd'hui? quel ennemi vous a parlé contre nous? comment pouvez-vous me dire qu'*Antigone a les raiſons les plus fortes de s'oppoſer à ce mariage?* Il n'en a certainement aucune; il n'a pas le moindre droit; il n'a pas la poſſibilité; il eſt hors du temple dans le parvis; il faudrait qu'il fût fou pour troubler les cérémonies ſacrées. Comment peut-il empêcher que *Caſſandre* donne la main à ſon eſclave? Il n'eſt sûr de rien; il n'a encore pris aucunes meſures; il n'a que des doutes, il n'eſt venu que pour les éclaircir; dira-t-il: Je m'oppoſe à ce mariage, parce que je crois *Olimpie* fille d'*Alexandre*? Tout le monde, le grand-prêtre, *Caſſandre*, *Olimpie* répondraient: Tant mieux, c'eſt un

1763.

——— mariage fort ſortable; vous n'êtes point en droit
1763 de vous y oppoſer; vous ne connaiſſez pas ſeulement *Olimpie*; le droit civil et le droit canon ſont contre vous; de quoi vous aviſez-vous de faire du bruit à la meſſe ?

Antigone n'eſt donc pas ſi ſot que de faire un tapage inutile; il s'y prend plus prudemment; il ſoulève les peuples et fait venir des troupes; il agit en prince, en ambitieux, en méchant homme.

Sentez-vous bien, mes anges, à quel point il ſerait ridicule de faire le mariage devant un confident, qui enſuite en rendrait compte à *Antigone?* Je ſuis ſi convaincu de tout ce que je vous dis, que le parterre même ne me ferait pas changer de ſentiment. Cette pièce d'ailleurs n'eſt point du tout dans le ſyſtème ordinaire du théâtre. Elle nous a fait un très-grand effet, à nous autres habitans des Alpes qui ne connaiſſons point la tyrannie de l'uſage. Le ſpectacle en eſt fort beau. Si vous aviez vu *Statira* entourée de ſes prêtreſſes, et la ſcène où *Olimpie*, en embraſſant ſa mère, lui avoue en larmes qu'elle aime le meurtrier de ſon père et de ſa mère; ſi vous aviez vu notre bûcher, vous auriez eu du plaiſir comme nous. L'hiérophante eſt un digne prêtre; catholiques, huguenots, luthériens, déiſtes, tout le monde l'aime. Je ne réponds point de Paris; je crois bien que la cabale de *Fréron* criera, et c'eſt pourquoi j'ai toujours été dans le deſſein de haſarder cette tragédie plutôt à l'impreſſion qu'au théâtre. Mes chers anges, vous la ferez jouer ſi vous voulez; je n'ai ſur cela aucune volonté que la vôtre. Vous vous doutez bien qu'il m'importe aſſez peu

quelle pièce on repréſente dans une ville que j'ai quittée pour jamais, quand la moitié de la ville s'efforçait de louer Catilina, et que tous les *Mercures* et toutes les brochures m'accablaient de mépris, en croyant faire leur cour à madame de *Pompadour*. Après avoir vécu malheureuſement pour le public, j'ai pris le parti de vivre pour moi. J'avoue que, l'an paſſé, je fus un peu trop ſéduit d'*Olimpie*, mais je me ſuis tempéré. 1763.

Jean-Jacques ne ſe tempère pas comme moi *Jean* a écrit à *Chriſtophe*. Il y a un mois que ſa lettre eſt imprimée, mais il n'y en a eu que trois exemplaires dans Genève. L'abbé *Queſnel* l'a eue à Verſailles. Malheureuſement l'auteur fait des cartons, et c'eſt ce qui retarde la publicité de ce modeſte ouvrage. L'auteur y diſait qu'*on lui aurait dû élever des ſtatues*. On lui a fait voir qu'en effet on pourrait bien lui en dreſſer une dans la place de Grève; qu'à la vérité elle ne ſerait pas reſſemblante, mais qu'il y aurait un écriteau dans le goût de celui d'*inri*. Enfin il cartonne, et moi je cartonne auſſi l'Hiſtoire générale, de peur de l'*inri*.

Vous ne me parlez point, mes anges, de l'incendie de l'opéra; c'eſt une juſtice de DIEU: on dit que ce ſpectacle était ſi mauvais qu'il fallait tôt ou tard que la vengeance divine éclatât.

Je ſuis en peine de mon contemporain le préſident *Hénault*; il aura pris ſa pleuréſie à Verſailles. Cet accident devrait le corriger. J'ai connu une femme qu'une grande maladie guérit de ſa ſurdité. Le préſident eſt ſourd, et moi auſſi; mais j'ai pardeſſus lui une propenſion extrême vers l'aveuglement.

——— J'ai perdu ma jolie petite écriture; les yeux me
1763. cuisent. Je finis en baisant le bout de vos ailes avec les respects les plus tendres. *V.*

LETTRE LIV.

A M. LE MARQUIS D'ARGENCE DE DIRAC.

22 d'avril.

Le bon Dieu vous le rende, Monsieur, d'avoir guéri M. le comte de *Brassac* de sa peur. Non seulement vous êtes philosophe, mais vous en faites. Je suis bien fâché de n'avoir plus de sermons, mais vous aurez des curés *Meslier* tant que vous en voudrez. Je ne sais si le dernier ouvrage de *J. J. Rousseau*, intitulé *Emile*, est parvenu jusqu'à vous. Il est vrai que dans ce livre, qui est un plan d'éducation, il y a bien des choses ridicules et absurdes. Il a un jeune homme de qualité à élever, et il en fait un menuisier; voilà le fond de ce livre; mais il introduit au troisième tome un vicaire savoyard, qui, sans doute, était vicaire du curé *Jean Meslier*. Ce vicaire fait une sortie contre la religion chrétienne, avec beaucoup d'éloquence et de sagesse. Vous avez su que l'archevêque de Paris a donné un mandement violent contre *Jean-Jacques*; que *Jean-Jacques*, poursuivi d'ailleurs par le parlement de Paris, brûlé à Genève sa patrie, brûlé à Berne, c'est-à-dire dans la personne de son livre, s'est retiré dans un désert près de Neuchâtel, qui appartient au roi de Prusse.

C'eſt de là que ce pauvre martyr écrit une lettre de deux cents pages à l'archevêque de Paris, intitulée *Lettre de J. J. Rouſſeau à Chriſtophe de Beaumont.* Il eſt fort difficile d'en avoir des exemplaires; s'il m'en tombe entre les mains, je tâcherai de vous les faire parvenir contre-ſignés. Adieu, Monſieur; continuez à détruire l'erreur et à aimer vos amis. Daignez toujours me compter parmi ceux qui vous ſont le plus dévoués. 1763.

LETTRE LV.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

25 d'avril.

Mes chers anges, je vous envoie Olimpie, que j'ai fait imprimer pour deux raiſons aſſez fortes. La première, à cauſe des remarques que je crois très-intéreſſantes et très-utiles, ſi utiles même qu'on ne les aurait jamais imprimées à Paris, où les véritables gens de lettres ſont perſécutés, et où l'inſolent et ridicule *Omer de Fleuri* oſe proſcrire la Religion naturelle, ainſi que le bon ſens.

La ſeconde raiſon, c'eſt que ni *le Kain* ni mademoiſelle *Clairon* ne mutileront mon ouvrage. Je vous avoue que, dans l'état où ſont les choſes, j'aime mieux les ſuffrages de l'Europe que ceux de la ville de Paris. Vous m'avouerez, mes chers anges, que c'eſt aux ſeuls gens de lettres qu'on doit actuellement la réputation de la France. L'impératrice de Ruſſie

1763. veut faire imprimer chez elle l'*Encyclopédie*, tandis qu'*Omer de Fleuri* veut qu'on vole à Paris les souscripteurs. On représente, à Moscou et à Rome, ce même Mahomet qu'*Omer de Fleuri* voulait anéantir à Paris, etc. etc.

J'avoue qu'on a protégé dans votre ville une comédie, dont tout le mérite consistait à dire que *Diderot* et d'*Alembert* étaient des fripons. J'avoue qu'on élève un mausolée à un assez mauvais poëte boursouflé, qui n'a presque jamais parlé français; mais ces petites faveurs si bien appliquées ne me font pas changer de sentiment.

Je crois que mademoiselle *Clairon* est la plus grande actrice que vous ayez eue; mais permettez-moi de ne m'en rapporter en aucune manière à aucun de ses jugemens.

Permettez-moi aussi de vous dire que vous me faites une vraie peine de céder à ceux qui ont assez peu de goût pour vouloir retrancher ces vers que dit *Antigone* au premier acte:

Nous verrons... Mais on ouvre, et ce temple sacré
Nous découvre un autel de guirlandes paré.
Je vois des deux côtés les prêtresses paraître;
Au fond du sanctuaire est assis le grand-prêtre.
Olimpie et Cassandre arrivent à l'autel!

Chaque mot que dit *Antigone* est la peinture d'un spectacle qui lui sera funeste, et lui-même, en prononçant ces paroles, ajoute beaucoup à la solennité du spectacle. Rien n'est si pauvre, si mesquin, si opposé à la vérité de la véritable tragédie, que de

vouloir

vouloir tout étriquer, tout tronquer; d'ôter aux mouvemens et aux sentimens l'étendue qui leur est nécessaire. Si on resserrait, par exemple, la catastrophe de la fin, il n'y aurait plus rien de pathétique; j'aimerais autant entendre des chanoines dépêcher leurs complies pour gagner plus vîte leur argent. 1763.

En un mot, mes chers anges, je n'ai nullement envie que l'on joue à présent Olimpie; et, puisqu'on n'a pas voulu reprendre le Droit du seigneur, et qu'on a violé toutes les règles pour me faire cet outrage; je ne me soucie point du tout de me risquer au hasard de la représentation, au caprice du parterre et aux fureurs de la cabale. J'avais peut-être quelque talent, et je me fesais un plaisir de le consacrer aux amusemens de mes anges; mais eux-mêmes ne me conseilleraient pas, dans les circonstances présentes, d'essuyer de nouvelles humiliations.

Je suis bien étonné qu'on me reproche d'avoir dit, dans l'Histoire de *Pierre le grand*, ce que j'avais déjà dit dans celle de *Louis XIV*. Vous me direz que j'ai eu tort dans l'une et dans l'autre. Malheureusement ce tort est irréparable, tous les exemplaires étant partis de Genève, il y a plus de trois mois, à ce que disent les *Cramer;* et ces torts consistent à avoir dit des vérités dont tout le monde convient, et qui ne nuisent à personne. Au reste, si vous avez trouvé quelque petite odeur de philosophie morale, et d'amour de la vérité dans l'Histoire de *Pierre le grand*, je me tiens très-récompensé de mon travail, car c'est à des lecteurs tels que vous que je cherche à plaire.

1763. Vous aurez inceſſamment la lettre de *Jean-Jacques* à *Chriſtophe*. Il n'a point fait de cartons, comme on le croyait; il perſiſte toujours à dire qu'il fallait lui élever des ſtatues au lieu de le brûler; il aſſure que ſi on trouve quelques traits voluptueux dans ſon *Héloïſe*, il y en a davantage dans l'*Aloïſia* que tous les prêtres ont à Paris dans leurs bibliothéques. Il proteſte à *Chriſtophe* qu'il eſt chrétien, et en même temps il couvre la religion chrétienne d'opprobres et de ridicules; il y a une douzaine de pages ſublimes contre cette ſainte religion. Peut-être ce qu'il dit eſt-il trop fort; car, après tout, le chriſtianiſme n'a fait périr qu'environ cinquante millions de perſonnes de tout âge et de tout ſexe, depuis environ quatorze cents ans, pour des querelles théologiques. J'oubliais de vous dire que *Jean-Jacques*, dans ſon épître, prouve à *Omer* qu'il eſt un ſot, en quoi je ſuis entiérement de ſon avis.

Mes divins anges, la plus grande conſolation de ma vie eſt votre amitié; il eſt vrai que je ne vous verrai plus, mais je ſongerai toujours que vous daignez m'aimer. Madame *Denis* eſt infiniment ſenſible à toutes vos bontés. *Tronchin* prétend qu'elle ſera guérie après qu'elle aura pris quatre ou cinq mille pilules. J'aimerais mieux faire un voyage aux eaux, pourvu que vous y fuſſiez.

Mes divins anges, il faut encore que je vous diſe que j'exige abſolument des *Cramer* d'ôter mon miſérable nom des frontiſpices de leur recueil. Vous ſavez que rien n'eſt plus aiſé que de brûler un livre. Un *Chaumeix*, un *Gauchat* n'ont qu'à recueillir, falſifier, empoiſonner quelques phraſes, et donner un extrait

calomnieux à un *Omer*, *Omer* fera son réquisitoire, et des hommes extrêmement ignorans condamneront au brasier un livre qu'ils n'auront pas lu. A la bonne heure, les *Cramer* n'en seront pas fâchés; mais moi, si mon nom est à la tête d'une histoire sage et instructive, je suis décrété en personne, et mes biens confisqués, si je ne comparais pas devant *messieurs*. Or, c'est ce qui est absolument inutile. Je veux bien qu'on décrète un quidam qui pouvait prouver que le parlement n'a aucun droit de faire des remontrances que par la pure concession des rois, et qui ne l'a pas dit; qui pouvait prouver que les enregistremens ne viennent que des *regesta*, des compilations qu'on s'avisa de faire sous *Philippe-le-Bel*, des *olim*, de l'habitude enfin qu'on prit de tenir registre (habitude qui succéda au trésor des chartres); qui pouvait éclairer cette matière, et qui ne l'a pas fait. On peut brûler une histoire dans laquelle la conduite du parlement est toujours ménagée; on peut brûler ce livre par arrêt du parlement, cela est dans l'ordre; mais je ne veux pas être brûlé en effigie. N'êtes-vous pas de mon avis? 1763.

Mes anges, un petit mot d'Olimpie, et je finis. Un homme qui a été à moi, qui a été volé à Francfort avec moi, l'a imprimée à ses dépens: c'est un plaisir que je lui devais. Sera-t-il juste d'empêcher son édition d'entrer en France, et de le priver du fruit de ses avances? Je m'en rapporte à vos cœurs angéliques.

Vous m'avez, j'en suis sûr, trouvé sombre, chagrin dans mon épître. Je ne sais pourquoi je suis triste: car votre humeur est toujours égale, et je voudrais

1763. vous imiter. Je crois que c'eſt parce que le vent du nord ſouffle; mais je ſuis à vous à tout vent, ô anges.

Reſpect et tendreſſe. *V.*

LETTRE LVI.

A M. LE CHEVALIER DE LA MOTTE-GEFRARD.

Avril.

J'ai lu, Monſieur, la lettre de votre bacha (*); tout ce qui m'étonne, c'eſt qu'ayant été exilé dans l'Aſie mineure, il n'alla pas ſervir le ſophi de Perſe *Thamas Kouli-kan*; il aurait pu avoir le plaiſir d'aller à la Chine, en ſe brouillant ſucceſſivement avec tous les miniſtres : ſa tête me paraît avoir eu plus beſoin de cervelle que d'un turban. Il y avait un peu de folie à vouloir ſe battre avec le prince *Eugène*, préſident du conſeil de guerre ; c'eſt à peu-près comme ſi un de nos officiers appelait en duel le doyen des maréchaux de France. Que ne propoſait-il auſſi un duel au grand-viſir ? Cependant on pourrait tirer quelque parti de ſa lettre, en élaguant les inutilités, en adouciſſant les choſes flatteuſes qu'il dit de notre ambaſſadeur M. de *Villeneuve*, et en donnant quelques coups de lime au ſtyle grivois du bacha ; on lui paſſera tout, parce qu'il était un homme aimable.

Je voudrais bien être à portée, Monſieur, de vous prouver avec quels ſentimens reſpectueux j'ai l'honneur d'être, etc.

Voltaire.

(*) M. de *Bonneval* qui s'était fait turc.

LETTRE LVII.

A M. HELVETIUS.

Le 1 de mai.

VOICI, mon illuſtre philoſophe, un gentilhomme anglais très-inſtruit, et qui, par conſéquent, vous eſtime. 1763.

Je me ſuis vanté à lui d'avoir quelque part à votre amitié, car j'aime à me faire valoir auprès des gens qui penſent. M. *Makartney* penſe tout comme vous. Il croit, malgré *Omer* et *Chriſtophe* : que, ſi nous n'avions point de mains, il ſerait aſſez difficile de faire des rabats à *Chriſtophe* et à *Omer*, et des ſifflets pour les bourdons de *Simon-le-Franc*, favori du roi, etc., etc., etc.

Il trouve notre nation fort drôle ; il dit que, ſitôt qu'il paraît une vérité parmi nous, tout le monde eſt alarmé, comme ſi les Anglais feſaient une deſcente.

Puiſque vous avez eu la bonté de reſter parmi les ſinges, tâchez donc d'en faire des hommes. DIEU vous demandera compte de vos talens. Vous pouvez plus que perſonne écraſer l'erreur, ſans montrer la main qui la frappe. *Jean-Jacques* dit, à mon gré, une choſe bien plaiſante, quoique géométrique, dans ſa lettre à *Chriſtophe*.

Pour prouver que, dans notre ſecte, la partie eſt plus grande que le tout, il ſuppoſe que notre ſauveur JESUS-CHRIST communie avec ſes apôtres : en ce cas, dit-il, il eſt clair que JESUS mit ſa tête dans ſa

1763. bouche. Il y a, par-ci, par-là, de bons traits dans ce *Jean-Jacques*.

On m'a envoyé les deux extraits de *Jean Meslier*: il eſt vrai que cela eſt écrit du ſtyle d'un cheval de carroſſe; mais qu'il rue bien à propos! et quel témoignage que celui d'un prêtre qui demande pardon, en mourant, d'avoir enſeigné des choſes abſurdes et horribles! quelle réponſe aux lieux communs des fanatiques qui ont l'audace d'aſſurer que la philoſophie n'eſt que le fruit du libertinage!

Vale; je vous eſtime autant que je vous aime.

LETTRE LVIII.

A M. LE MARQUIS ALBERGATI CAPACELLI.

Aux Délices, 5 de mai.

Le pauvre vieux malade a reçu, Monſieur, des bouteilles de vin dont il vous remercie, et dont il boira s'il peut jamais boire; il y a auſſi des ſauciſſons dont il mangera s'il peut manger: il eſt dans un état fort triſte, et ne peut guère actuellement parler ni de vers ni de ſauciſſons. Vraiment, Monſieur, vous me faites bien de l'honneur de vous regarder comme mon fils; il eſt vrai que je me ſens pour vous la tendreſſe d'un père, et que de plus j'ai l'âge requis pour l'être.

N'attribuez, Monſieur, qu'à ma vieilleſſe ſi je ne me ſouviens pas du père *Pacciaudi* ou *Pacciardi*; je n'ai pas la mémoire bien fraîche et bien sûre. Il ſe peut faire que j'aye eu l'honneur de voir ce théatin; mais

je prie son ordre de me pardonner si je ne m'en souviens pas. 1763.

Rien ne peut égaler l'honneur que vous et vos amis m'avez daigné faire en traduisant quelques-uns de mes faibles ouvrages, et rien ne peut diminuer à mes yeux le mérite des traducteurs, ni affaiblir ma reconnaissance.

Comme l'état où je suis ne me permet d'écrire que très-rarement, et encore par une main étrangère, je n'entretiens pas un commerce fort suivi avec notre cher *Goldoni*; mais j'aime toujours passionnément ses écrits et sa personne. J'imagine qu'il restera long-temps à Paris, où son mérite doit lui procurer chaque jour de nouveaux amis et de nouveaux agrémens. Mais, quand il retournera dans la belle Italie, je le supplierai de passer par notre hermitage; nous aurons le plaisir de nous entretenir de vous. Il vous portera, Monsieur, mon respect extrême pour votre personne, et mes regrets de mourir sans avoir eu la consolation de vous voir. *V.*

LETTRE LIX.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

8 de mai.

ANGES EXTERMINATEURS,

——CELUI qui vous appelait furie avait bien raison.
1763. Vous êtes mon berger, et vous écorchez votre vieux mouton. Voici les derniers bêlemens de votre ouaille misérable.

1°. Vous voulez qu'on imprime la médiocre Zulime au profit de mademoiselle *Clairon*; très-volontiers, pourvu qu'elle la fasse imprimer comme je l'ai faite. Je doute qu'elle trouve un libraire qui lui en donne cent écus; mais je consens à tout, pourvu qu'on donne l'ouvrage tel que je l'ai envoyé en dernier lieu.

2°. Voulez-vous faire supprimer l'édition d'Olimpie, ou en faire imprimer une autre, en adoucissant quelques passages sur ce détestable grand-prêtre *Joad*, et le tout au profit de mademoiselle *Clairon*? de tout mon cœur, avec grand plaisir assurément.

3°. L'Histoire générale est peut-être un peu plus sérieuse. Le parlement sera irrité; de quoi? de ce que j'ai dit la vérité. Le gouvernement ne me pardonnera donc pas d'avoir dit que les Anglais ont pris le Canada, que j'avais par parenthèse, offert, il y a quatre ans, de vendre aux Anglais; ce qui aurait tout fini, et ce que le frère de M. *Pitt*

m'avait proposé. Mais laissons-là le Canada, et parlons des iroquois qui me feraient brûler pour avoir laissé entrevoir un air d'ironie sur des choses très-ridicules. 1763.

Entre nous, y aurait-il rien de plus tyrannique et de plus absurde, que d'oser condamner un homme pour avoir représenté le roi comme un père qui veut mettre la paix entre ses enfans? Voilà le précis de toute la conduite du roi. J'ai rendu gloire à la vérité, et cette vérité n'a point été souillée par la flatterie. La cour peut ne m'en pas savoir gré; mais, de bonne foi, le parlement ferait-il une démarche honnête de rendre un arrêt contre un miroir qui le montre à la postérité? miroir qu'il ne cassera pas, et qui est d'un assez bon métal. Ne saura-t-on pas que c'est la vérité qui l'a indisposé personnellement? et, quand il condamnera le livre en général, quel homme ignorera qu'il n'a vengé que ses prétendues injures particulières? Je n'ai d'ailleurs rien à craindre du parlement de Paris, et j'ai beaucoup à m'en plaindre. Il ne peut rien ni sur mon bien ni sur ma personne. Ma réponse est toute prête, et la voici:

Il y avait un roi de la Chine qui dit un jour à l'historien de l'Etat: Quoi! vous voulez écrire mes fautes? Sire, répondit le griffonnier chinois, mon devoir m'oblige d'aller écrire tout à l'heure le reproche que vous venez de me faire.

Eh bien donc, dit l'empereur, allez, et je tâcherai de ne plus faire de fautes, etc., etc., etc.

Mais, s'il est vrai que j'aye altéré des faits et des dates, j'ai beaucoup d'obligation à M. l'abbé de *Chauvelin* et à M. le président de *Meynières*. Ces dates

1763. et ces faits ont été pris dans tous les journaux du temps, et même dans la *Gazette ecclésiastique*, qui certainement n'a pas eu envie de déplaire au parlement. J'attends avec empressement l'effet des bontés de MM. de *Meynières* et de *Chauvelin*; et je corrigerai les chapitres concernant les billets de confession, et la cessation de la justice. J'avoue que j'aurai bien de la peine à louer ces deux choses; elles me paraissent absurdes, comme à toute la terre. Je m'en rapporte à votre ami M. le duc de *Praslin*; je m'en rapporte à vous, mes anges. Vous savez votre *Histoire de France*; il y a eu des temps plus funestes; mais y en a-t-il eu de plus impertinens? Je voudrais que vous fussiez aux Délices, oui, assurément, je le voudrais; vous y verriez des anglais, des tudesques, des polacres, des russes; vous verriez ce qu'on pense de notre pauvre nation; vous verriez comme l'Europe la traite; vous me trouveriez le plus circonspect de tous les hommes dans la manière dont j'ai parlé de vos belles querelles.

A l'égard du czar *Pierre I*, vous en usez avec moi précisément comme le docteur *Tronchin* avec madame *Denis*; elle lui a demandé quatre pilules de moins, et il lui fait prendre quatre pilules de plus. Mais, mes divins anges, quand un livre est lâché dans l'Europe, il n'y a plus de remède. Je griffonne, *Cramer* imprime, bien ou mal, et il fait ses envois sans me consulter. Je n'ai assurément aucun intérêt à la chose, je n'en ai que la peine. Qu'on supprime ses livres à Paris, c'est son affaire; pourquoi ne vous a-t-il pas fait présenter le premier exemplaire?

Voilà M. de *Thibouville* qui m'envoie vraiment

de beaux projets pour Olimpie : c'eſt bien prendre ſon temps. 1763.

Ma concluſion eſt que je vous ſuis très-obligé de me procurer les remarques de MM. de *Meynières* et de *Chauvelin*. La vérité, que je préfère à tout, me les fera adopter ſur le champ. Mais je vous jure que la crainte de tous les parlemens du royaume ne me ferait pas altérer un fait vrai ; de même que les trois états du royaume aſſemblés ne m'empêcheraient pas de vous aimer.

Ne me faites pas peur des parlemens, je vous en prie ; car je ne tiens en nulle manière à mes terres au bout de la Bourgogne. Je vais vendre tout ce que j'ai en France, dont je peux diſpoſer ; j'enverrai ma nièce avec M. et madame *Dupuits* à Paris, le parlement ne ſaiſira pas ce que je lui aurai donné, et il m'en reſtera aſſez pour vivre et pour mourir libre, et même pour aller mourir dans un pays plus chaud que le mont Jura et les Alpes, dont la neige me rend aveugle ſix mois de l'année.

Mes anges, tout diables que vous êtes, je ſuis ſous vos ailes à la vie et à la mort.

LETTRE LX.

A M. GOLDONI.

Aux Délices, 10 de mai.

1763. Je n'ai reçu que depuis peu de jours, Monsieur, vos bienfaits. La personne qui m'avait dit tant de bien de la pièce dont vous avez gratifié Paris, ne m'avait pas trompé. Je ne me plains que de la peine que m'ont fait mes pauvres yeux en la lisant; mais le plaisir de l'esprit m'a bien consolé des tourmens de mes yeux. Je viens de relire l'Avventuriere onorato, il Cavaliero di buon gusto, et la Locandiera. Tout cela est d'un goût entièrement nouveau, et c'est, à mon sens, un très-grand mérite dans ce siècle-ci. Je suis toujours enchanté du naturel et de la facilité de votre style. Que j'aime ce bon et honnête aventurier! Que je voudrais vivre avec lui! Il n'y a personne qui ne voulût ressembler au cavalier di buon gusto, et je suis toujours prêt de demander au marquis de *Forlipopoli* sa protection. En vérité, vous êtes un homme charmant.

Quand j'aurai l'honneur de vous faire parvenir mes rêveries, qui ne sont pas encore tout-à-fait prêtes, je ferai avec vous le marché des Espagnols avec les Indiens; ils donnaient des petits couteaux et des épingles pour de bon or.

Je reçois quelquefois des lettres de *Lelius Albergati*, l'ami intime de *Térence*. Heureux ceux qui peuvent se trouver à table entre *Térence* et *Lelius!*

Bonsoir, Monsieur; je vous aime et vous estime —— trop pour faire ici les plats complimens de la fin des lettres. *V.* 1763.

LETTRE LXI.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

11 de mai.

ENCORE un mot, mes anges exterminateurs. J'écris à MM. de *Meynières* et de *Chauvelin*, pour les remercier de la bonté qu'ils ont: voilà déjà un devoir de rempli pour la prose.

A l'égard des vers, j'ai toujours oublié de vous dire que j'avais fait quelques changemens dans Zulime, pour la tirer, autant qu'il est possible, du genre médiocre.

Quand il vient une idée, on s'en sert, et on remercie DIEU; car les idées viennent, DIEU fait comment. J'ai beau rêver à Olimpie, je suis à sec. Point de grâce à rendre à DIEU. Je dédie Zulime à mademoiselle *Clairon*; mais, dans ma dédicace, je suis si fort de l'avis de l'intendant des menus contre l'abbé *Grizel*, que je doute fort que cette brave dédicace soit honorée de l'approbation d'un censeur royal et d'un privilége. Quel chien de pays que le vôtre, où l'on ne peut pas dire ce qu'on pense! On le dit en Angleterre; quel mal en arrive-t-il? la liberté de penser empêche-t-elle les Anglais d'être les dominateurs des mers et des guinées? Ah, Français! Français!